



THALIE ENVOLÉE

DE LA POÉSIE, POUR TOU·TE·S.



**ANTONIN
ARTAUD**

**JE NE
CROIS PLUS
AUX MOTS
DES POÈMES**

JE NE CROIS PLUS AUX MOTS DES POÈMES

BROCHURE DU SPECTACLE

Spectacle créé le 06 février 2020 au Centre Culturel Bruegel.

TEXTES : Antonin Artaud

IDÉE ORIGINALE & MISE EN SCÈNE : Elsa Rollat

JEU : Eve Louisa Oppo, Antoine Motte dit Falisse & Elsa Rollat.

SCULPTRICE : Charlotte Gigan

Les textes sont dans le Domaine Public. Le montage de ces textes est une création originale d'Elsa Rollat.

SOMMAIRE

Brochure du spectacle.....	3
Correspondance.....	5
Moi, Artaud.....	6
Cri.....	7
Les malades et les médecins.....	9
Ce qu'ils prennent en moi n'est pas moi.....	11
Entre le corps et le corps il n'y a rien.....	11
Le retour d'Artaud le Momo.....	12
Cochonnerie.....	18
Tous les êtres ont psalmodié un théâtre.....	19
En finir avec les chefs-d'œuvre.....	19
Les poètes lèvent des mains.....	21
Je ne crois plus aux mots des poèmes.....	22
Penser sans rupture minime.....	23
Je suis un insurgé du corps.....	23
Sous cette croûte d'os et de peau.....	24
Je détruis.....	24
Description d'un état physique.....	25
LETTRE À MONSIEUR LE LÉGISLATEUR DE LA LOI SUR LES STUPÉFIANTS.....	26
Si l'on pouvait seulement goûter son néant.....	28
Je n'ai visé qu'à l'horlogerie de l'âme.....	28
La tristesse hideuse du vide.....	29
Quand la conscience déborde un corps.....	29
Là où d'autres proposent des œuvres.....	30
Interjections.....	31
Je renie.....	42
Et maintenant.....	43

Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne, à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, directions intérieures de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel. Lors donc que *je peux saisir une forme*, si imparfaite soit-elle, je la fixe, dans la crainte de perdre toute la pensée. Je suis au-dessous de moi-même, je le sais, j'en souffre, mais j'y consens dans la peur de ne pas mourir tout à fait.

Tout ceci qui est très mal dit risque d'introduire une redoutable équivoque dans votre jugement sur moi.

C'est pourquoi par égard pour le sentiment central qui me dicte mes poèmes et pour les images ou tournures fortes que j'ai pu trouver, je propose malgré tout ces poèmes à l'existence. Ces tournures, ces expressions mal venues, je les ai senties et acceptées. Elles proviennent de l'incertitude profonde de ma pensée. Bien heureux quand cette incertitude n'est pas remplacée par l'inexistence absolue dont je souffre quelquefois.

Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ?

C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

ANTONIN ARTAUD, *Correspondance avec Jacques Rivière*,
Nouvelle Revue Française n°132, 1^{er} septembre 1924.

MOI, ARTAUD

Moi, Artaud,
travaillé,
à me débarrasser du mal,

mais pourquoi pas savoir quand ça finira.

Je ne peux pas savoir ce que je ferai demain,
je ne veux pas le savoir,
mais je veux savoir que le mal finira immédiatement.
Non, il ne finira jamais non plus.

Alors.

Je suis le maître des éléments
et celui des événements.

Je ne veux plus être touché,
envahi

comme je le suis par d'autres,
je ne veux plus être endormi par d'autres,
le sommeil est une illusion où l'on continue à vivre.

Je ne veux plus de ces angoisses de mort.

Je ne veux plus dormir.

Je ne veux pas mourir.

Je ne veux plus rêver.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

Le petit poète céleste
Ouvre les volets de son cœur
Les cieux s'entrechoquent. L'oubli
Déracine la symphonie

Palefrenier la maison folle
Qui te donne à garder des loups
Ne soupçonne pas les courroux
Qui couvent sous la grande alcôve
De la voûte qui pend sur nous.

Par conséquent silence et nuit
Muselez toute impureté
Le ciel à grandes enjambées
S'avance au carrefour des bruits.

L'étoile mange. Le ciel oblique
Ouvre son vol vers les sommets
La nuit balaye les déchets
Du repos qui nous contentait.

Sur terre marche une limace
Que saluent dix mille mains blanches
Une limace rampe à la place
Où a terre s'est dissipée.

Or des anges rentraient en paix
Que nulle obscénité n'appelle
Quand s'éleva la voix réelle
De l'esprit qui les appelait.

Le soleil plus bas que le jour
Vaporisait toute la mer.
Un rêve étrange et pourtant clair
Naquit sur la terre en déroute.

Le petit poète perdu
Quitte sa position céleste
Avec une idée d'outre-terre

Serrée sur son cœur chevelu.

Deux traditions se sont rencontrées
Mais nos pensées cadencées
N'avaient pas la place qu'il faut,
Expérience à recommencer.

ANTONIN ARTAUD, *Correspondance avec Jacques Rivière*,
Nouvelle Revue Française n°132, 1^{er} septembre 1924.

LES MALADES ET LES MÉDECINS

La maladie est un état.

La santé n'en est qu'un autre,
plus moche.

Je veux dire plus lâche et plus mesquin.

Pas de malade qui n'ait grandi

Pas de bien portant qui n'ait un jour trahi pour n'avoir pas voulu être malade,
comme tels médecins que j'ai subis.

J'ai été malade toute ma vie et je ne demande qu'à continuer. Car les états de privation de la vie m'ont toujours renseigné beaucoup mieux sur la pléthore de ma puissance que les crédences petites-bourgeoises de :

LA BONNE SANTÉ SUFFIT.

Car mon être est beau mais affreux. Et il n'est beau que parce qu'il est affreux.

Affreux, affre, construit d'affreux.

Guérir une maladie est un crime.

C'est écraser la tête d'un môme beaucoup moins chiche que la vie.

Le laid con-sonne. Le beau pourrit.

Mais, *malade*, on est pas *dopé* d'opium, de cocaïne ou de morphine.

Et il faut *aimer* l'affre

des fièvres,

La jaunisse et sa perfidie

beaucoup plus que toute euphorie.

Alors la fièvre,

la fièvre chaude de ma tête,

– car je suis en état de fièvre chaude depuis cinquante ans que je suis en vie, –
me donnera

mon opium,

– cet être, –

celui,

tête chaude que je serai,

opium de la tête aux pieds.

Car,

la cocaïne est un os,

l'héroïne, un sur-homme en os,

**ca i tra la sara
ca fena**

**ca i tra la sara
cafa**

et l'opium est cette cave,
cette momification de sang cave,
cette raclure
de sperme en cave,
cette excrémentation d'un vieux môme,
cette désintégration d'un vieux trou,
cette excrémentation d'un môme,
petit môme d'anus enfoui,
dont le nom est :

merde,
pipi,
con-science des maladies.

Et, opium de père en fi,

fi donc qui va de père en fils, –

il faut qu'il t'en revienne la poudre,
quand tu auras bien souffert sans lit.

C'est ainsi que je considère
que c'est à moi,
sempiternel malade,
à guérir tous les médecins,
– nés médecins par insuffisance de maladie, –
et non à des médecins ignorants de mes états affreux de malade,
à m'imposer leur insulinothérapie,
santé
d'un monde
d'avachis.

ANTONIN ARTAUD, *Les Malades et les Médecins*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

CE QU'ILS PRENNENT EN MOI N'EST PAS MOI

Ce qu'ils prennent en moi n'est pas moi
ni rien,
c'est l'entrelacs biseau
de l'irruption de vivre
où se forme ce monde cha
foin, suturé de faux, entre glace, fil et carreau,

et le corps est ce qui de cette
douleur déroutante se sera
tiré vivant et permanent.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

ENTRE LE CORPS ET LE CORPS IL N'Y A RIEN

Entre le corps et le corps il n'y a rien,
rien que moi.
Ce n'est pas un état,
pas un objet,
pas un esprit,
pas un fait,
encore moins le vide d'un être,
absolument rien d'un esprit, ni de l'esprit,
pas un corps,
c'est l'intransplantable moi.
Mais pas un moi,
je n'en ai pas.
Je n'ai pas de moi,
mais il n'y a que moi et personne,
pas de rencontre possible avec l'autre,
ce que je suis est sans différenciation ni opposition possible,
c'est l'intrusion absolue de mon corps, *partout*.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

LE RETOUR D'ARTAUD LE MÔMO

L'esprit ancré,
vissé en moi
par la poussée
psycho-lubrique
du ciel
est celui qui pense
toute tentation,
tout désir,
toute inhibition.

**o dedi
a dada orzoura
o dou zoura
a dada skizi**

**o kaya
o kaya pontoura
o ponoura
a pena
poni**

C'est la toile d'araignée pentrale,
la poile onoure
d'ou-ou la voile,
la plaque anale d'anavou.

(Tu ne lui enlèves rien, dieu,
parce que c'est moi.
Tu ne m'as jamais rien enlevé de cet ordre.
Je l'écris ici pour la première fois,
je le trouve pour la première fois.)

Non la membrane de la voûte,
non le membre omis de ce foutre,
d'une déprédation issu,

mais une carne,
hors membrane,
hors de là où c'est dur ou mou.

Ja passée par le dur et mou,
étendue cette carne en paume,
tirée, tendue comme une paume
de main
exsangue de se tenir raide,
noir, violette
de tendre au mou.

Maïs quoi donc à la fin, toi, le fou ?

Moi ?

Cette langue entre quatre gencives,

cette viande entre deux genoux,

ce morceau de trou
pour les fous.

Mais justement pas pour les fous.
Pour les honnêtes,
que rabote un délire à roter partout,

et qui de ce rot
firent la feuille,

écoutez bien :
firent la feuille
du début des générations
dans la carne palmée de mes trous,
à moi.

Lesquels, et de quoi ces trous ?

D'âme, d'esprit, de moi, et d'être ;
mais à la place où l'on s'en fout,
père, mère, Artaud et itou.

Dans l'humus de la trame à roues,
dans l'humus soufflant de la trame
de ce vide,
entre dur et mou.

Noir, violet,
raide,
pleutre
et c'est tout.

Ce qui veut dire qu'il y a un os,
où

dieu

s'est mis sur le poète,
pour lui saccager l'ingestion
de ses vers,
tels des pets de tête
qu'il lui soutire par le con,

qu'il lui soutirerait du fond des âges
jusqu'au fond de son trou de con,

et ce n'est pas un tour de con
qu'il lui joue de cette manière
c'est le tour de toute la terre
contre qui a des couilles
au con.

Et si on ne comprend pas l'image,
— et c'est ce que je vous entends dire
en rond,
que vous ne comprenez pas l'image
qui est au fond
de mon trou de con, —

c'est que vous ignorez le fond,
non pas des choses,
mais de mon con
à moi,
bien que depuis le fond des âges
vous y clapotiez tous en rond
comme on clabaude un aliénage,
comploté à mort une incarcération.

**ge re ghi
regheghi
geghena
e reghena
a gegha**

riri

Entre le cu et la chemise,
entre le foutre et l'infra-mise,
entre le membre et le faux bond,
entre la membrane et la lame,
entre la latte et le plafond,
entre le sperme et l'explosion,
tre l'arête et tre le limon,

entre le cu et la main mise
de tous
sur la trappe à haute pression
d'un râle d'éjaculation
n'est pas un point
ni une pierre

éclatée morte au pied d'un bond

ni le membre coupé d'une âme
(l'âme n'est plus qu'un vieux dicton)
mais l'aterrante suspension
d'un souffle d'aliénation
violé, tondu, pompé à fond
par toute l'insolente racaille
de tous les empafrés d'étrons
qui n'eurent pas d'autre boustifaille
pour vivre
que de bouffer
Artaud
mômo
là, où l'on peut piner plus tôt
que moi
et l'autre bander plus haut
que moi
en moi-même

s'il a eu soin de mettre la tête
sur la courbure de cet os
situé entre anus et sexe,

de cet os sarclé que je dis

dans la crasse
d'un paradis

dont le premier dupé sur terre
ne fut pas le père ou la mère
qui dans cet antre te refit

mais

JE

vissé dans ma folie.

Et qu'est-ce qui me prit
d'y rouler moi aussi ma vie ?

MOI,

RIEN, *rien*.

Parce que moi,

j'y suis,

j'y suis

et c'est la vie
qui y roule sa paume obscène.

Bien.

Et après ?

Après ? Après ?

Le vieil Artaud

est enterré

dans le trou de la cheminée
qu'il tient de sa gencive froide
de ce jour où il fut tué !

Et après ?

Après ?

Après !

Il est ce trou sans cadre
que la vie voulut encadrer.
Parce qu'il n'est pas un trou
mais un nez
qui sut toujours trop bien renifler
le vent de l'apocalyptique

tête

qu'on pompe sur son cu serré,
et que le cu d'Artaud est bon
pour les souteneurs en miserere.

Et toi aussi tu as la gencive,
la gencive droite enterrée,

dieu,

toi aussi ta gencive est froide
depuis infiniment d'années
que tu m'envoyas ton cu inné
pour voir si j'allais être né
à la fin
depuis le temps que tu m'espérais
en raclant
mon ventre d'absent.

**menendi anenbi
embenda
tarch inemptle
o marchti rombi
tarch paiolt
a tinemptle
orch pendui
o patendi
a merchit
orch torpch
ta urchpt orchpt
ta tro taurch
campli
ko ti aunch
a ti aunch
aungbli**

ANTONIN ARTAUD, [*Artaud le Môme*](#), Bordas, 1947.

COCHONNERIE

Toute l'écriture est de la cochonnerie.

Les gens qui sortent du vague pour essayer de préciser quoi que ce soit de ce qui se passe dans leur pensée, sont des cochons.

Toute la gent littéraire est cochonne.

Tous ceux qui ont des points de repère dans l'esprit, je veux dire d'un certain côté de la tête, sur des emplacements bien localisés de leur cerveau, tous ceux qui sont maîtres de leur langue, tous ceux pour qui les mots ont un sens, tous ceux pour qui il existe des altitudes dans l'âme, et des courants dans la pensée, ceux qui sont esprit de l'époque, et qui ont nommé ces courants de pensée, je pense à leurs besoins précises, et à ce grincement d'automate que rend à tous vents leur esprit — sont des cochons.

Ceux pour qui certains mots ont un sens, et certaines manières d'être, ceux qui font si bien des façons, ceux pour qui les sentiments ont des classes et qui discutent sur un degré quelconque de leurs hilarantes classifications, ceux qui croient encore à des « termes », ceux qui remuent des idéologies ayant pris rang dans l'époque, ceux dont les femmes parlent si bien et ces femmes aussi qui parlent si bien et qui parlent des courants de l'époque, ceux qui croient encore à une orientation de l'esprit, ceux qui suivent des voies, qui agitent des noms, qui font crier les pages des livres,

— ceux-là sont les pires cochons.

Vous êtes bien gratuit, jeune homme !

Non, je pense à des critiques barbus.

Et je vous l'ai dit : pas d'œuvres, pas de langue, pas de parole, pas d'esprit, rien.

Rien, sinon un beau Pèse-Nerfs.

ANTONIN ARTAUD, *Le Pèse-Nerfs*, Cahiers du Sud, Marseille, 1927.

TOUS LES ÊTRES ONT PSALMODIÉ UN THÉÂTRE

Tous les êtres ont psalmodié un théâtre,
et l'univers est un théâtre,
la représentation d'une tragédie qui s'achève mais aurait pu ne pas avoir lieu.

La conscience est née de la caléfaction avec l'idée de la valeur et de la qualité
qui auparavant n'étaient pas,
car pour juger il faut le temps,
et le temps n'existe que du fait du jugement,
sans jugement il n'y a pas de temps,
et le jugement vient de cette rencontre de l'actif, ce charbon installé au som-
met de la pointe,
au sommet du piton troué dont la langue vrille sur la pointe du charbon.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

EN FINIR AVEC LES CHEFS-D'ŒUVRE

On doit en finir avec cette idée des chefs-d'œuvre réservés à une soi-disant élite, et que la foule ne comprend pas ; et se dire qu'il n'y a pas dans l'esprit de quartier réservé comme il y en a pour les rapprochements sexuels clandestins.

Les chefs-d'œuvre du passé sont bons pour le passé : ils ne sont pas bons pour nous. Nous avons le droit de dire ce qui a été dit et même ce qui n'a pas été dit d'une façon qui nous appartienne, qui soit immédiate, directe, réponde aux façons de sentir actuelles, et que tout le monde comprendra.

Il est idiot de reprocher à la foule de n'avoir pas le sens du sublime, quand on confond le sublime avec l'une de ses manifestations formelles qui sont d'ailleurs toujours des manifestations trépassées. Et si, par exemple, la foule actuelle ne comprend plus *Œdipe-Roi*, j'oserai dire que c'est la faute à *Œdipe-Roi* et non à la foule.

Dans *Œdipe-Roi* il y a le thème de l'Inceste et cette idée que la nature se moque de la morale ; et qu'il y a quelque part des forces errantes auxquelles nous ferions bien de prendre garde ; qu'on les appelle *destin* ces forces, ou autrement.

Il y a en outre la présence d'une épidémie de peste qui est une incarnation physique de ces forces. Mais tout cela sous des habits et dans un langage qui ont perdu tout contact avec le rythme épileptique et grossier de ce temps. Sophocle

parle haut peut-être mais avec des manières qui ne sont plus d'époque. Il parle trop fin pour cette époque et on peut croire qu'il parle à côté.

Cependant une foule que les catastrophes de chemins de fer font trembler, qui connaît les tremblements de terre, la peste, la révolution, la guerre ; qui est sensible aux affres désordonnées de l'amour, peut atteindre à toutes ces hautes notions et ne demande qu'à en prendre conscience, mais à condition qu'on sache lui parler son propre langage, et que la notion de ces choses de lui arrive pas à travers des habits et une parole frelatée, qui appartiennent à des époques mortes et qu'on ne recommencera jamais plus.

La foule aujourd'hui comme autrefois est avide de mystère : elle ne demande qu'à prendre conscience des lois suivant lesquelles le destin se manifeste et de deviner peut-être le secret de ses apparitions.

Laissons aux pions les critiques de textes, aux esthètes les critiques de formes, et reconnaissons que ce qui a été dit n'est plus à dire ; qu'une expression ne vaut pas deux fois, ne vit pas deux fois ; que toute parole prononcée est morte et n'agit qu'au moment où elle est prononcée, qu'une forme employée ne sert plus et n'invite qu'à en rechercher une autre, et que le théâtre est le seul endroit au monde où un geste fait ne se recommence pas deux fois.

Si la foule ne vient pas aux chefs-d'œuvre littéraires c'est que ces chefs-d'œuvre sont littéraires, c'est-à-dire fixés : et fixés en des formes qui ne répondent plus aux besoins du temps.

ANTONIN ARTAUD, *Le Théâtre et son Double*, Coll. Métamorphose, Gallimard, 1938.

LES POÈTES LÈVENT DES MAINS

Les poètes lèvent des mains
où tremblent de vivants vitriols,
sur les tables le ciel idole
s'arc-boute, et le sexe fin

trempe une langue de glace
dans chaque trou, dans chaque place
que le ciel laisse en avançant.

Le sol est tout conchié d'âmes
et de femmes au sexe joli
dont les cadavres tout petits
dépapillotent leurs momies.

ANTONIN ARTAUD, *L'Ombilic des limbes*, NRF, 1925.

JE NE CROIS PLUS AUX MOTS DES POÈMES

Je ne crois plus aux mots des poèmes,
car ils ne soulèvent rien
et ne font rien.

Autrefois il y avait des poèmes qui envoyaient un guerrier se faire trouser la
gueule,
mais la gueule trouée
le guerrier était mort,
et que lui restait-il de sa gloire à lui ?
Je veux dire de son transport ?

Rien.

Il était mort,
cela servait à éduquer dans les classes les cons et fils de cons qui viendraient
après lui et sont allés à de nouvelles guerres
atomiquement réglementées,

je crois qu'il y a un état où le guerrier
la gueule trouée
et mort, reste là
il continue à se battre
et à avancer,
il n'est pas mort,
il avance pour l'éternité.

Mais qui en voudrait
sauf moi ?

Et moi, qu'il vienne celui qui me trouera la gueule
je l'attends.

ANTONIN ARTAUD, *Textes écrits en 1947*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

PENSER SANS RUPTURE MINIME

Penser sans rupture minime, sans chausse-trape dans la pensée, sans un de ces escamotages subits dont mes moelles sont coutumières comme postes-émetteurs de courants.

Mes moelles parfois s'amuse à ces Jeux, se plaisent à ces jeux, se plaisent à ces raptus furtifs auxquels la tête de ma pensée préside.

Il ne me faudrait qu'un seul mot parfois, un simple petit mot sans importance, pour être grand, pour parler sur le ton des prophètes, un mot témoin, un mot précis, un mot subtil, un mot bien macéré dans mes moelles, sorti de moi, qui se tiendrait à l'extrême bout de mon être,

et qui, pour tout le monde, ne serait rien.

Je suis témoin, je suis le seul témoin de moi-même.

Cette écorce de mots, ces imperceptibles transformations de ma pensée à voix basse, de cette petite partie de ma pensée que je prétends qui était déjà formulée, et qui avorte,

je suis seul juge d'en mesurer la portée.

ANTONIN ARTAUD, *Le Pèse-Nerfs*, Cahiers du Sud, Marseille, 1927.

JE SUIS UN INSURGÉ DU CORPS

Je suis un insurgé du corps,
je suis cet insurgé de corps,
et toi, mon fils, Satan, mon esprit,
tu vas te taire et cesser de me mordre le doigt pour puiser dedans le secret de mon existence,
qui est que je suis un morceau de bois mort toujours vivant,
et humble d'être en vie et non rayonnant et retentissant,
et qui ne puise pas sa durée dans les commandements de sa conscience,
du sommet de ses os craniens,
mais dans le bêchage toujours plus arrière et plus retiré du corps,
reprenant les morceaux de corps tombés pour les reclouer l'un sur l'autre toujours plus étroitement et de plus près,
faisant ainsi un trou en zig-zag et en haut-fond.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

SOUS CETTE CROÛTE D'OS ET DE PEAU

Sous cette croûte d'os et de peau, qui est ma tête, il y a une constance d'angoisses, non comme un point moral, comme les ratiocinations, d'une nature imbecilement pointilleuse, ou habitée d'un levain d'inquiétudes dans le sens de sa hauteur, mais comme une (décantation)

à l'intérieur,
comme la dépossession de ma substance vitale,
comme la perte physique et essentielle
(je veux dire perte du côté de l'essence)
d'un sens.

ANTONIN ARTAUD, *Le Pèse-Nerfs*, Cahiers du Sud, Marseille, 1927.

JE DÉTRUIS

Je détruis parce que chez moi tout ce qui vient de la raison ne tient pas. Je ne crois plus qu'à l'évidence de ce qui agite mes moelles, non de ce qui s'adresse à ma raison. J'ai trouvé des étages dans le domaine du nerf. Je me sens maintenant capable de départager l'évidence. Il y a pour moi une évidence dans le domaine de la chair pure, et qui n'a rien à voir avec l'évidence de la raison. Le conflit éternel de la raison et du cœur se départage dans ma chair même, mais dans ma chair irriguée de nerfs.

C'est pour moi comme une réorganisation souveraine où seules les lois de l'illogique participent, et où triomphe la découverte d'un nouveau Sens. Ce Sens perdu dans le désordre des drogues et qui donne la figure d'une intelligence profonde aux phantasmes contradictoires du sommeil.

Il est l'ordre, il est l'intelligence, il est la signification du chaos.

ANTONIN ARTAUD, *Manifeste en langage clair*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

DESCRIPTION D'UN ÉTAT PHYSIQUE

Une sensation de brûlure acide dans les membres,
des muscles tordus et comme à vif, le sentiment d'être en verre et brisable, une peur, une rétraction devant le mouvement, et le bruit. Un désarroi inconscient de la marche, des gestes, des mouvements. Une volonté perpétuellement tendue pour les gestes les plus simples,

le renoncement au geste simple,

une fatigue renversante et centrale, une espèce de fatigue aspirante. Les mouvements à recomposer, une espèce de fatigue de mort, de la fatigue d'esprit pour une application de la tension musculaire la plus simple, le geste de prendre, de s'accrocher inconsciemment à quelque chose,

à soutenir par une volonté appliquée.

Une fatigue de commencement du monde, la sensation de son corps à porter, un sentiment de fragilité incroyable, et qui devient une brisante douleur,

un état d'engourdissement douloureux, une espèce d'engourdissement localisé à la peau, qui n'interdit aucun mouvement mais change le sentiment interne d'un membre, et donne à la simple station verticale le prix d'un effort victorieux.

Localisé probablement à la peau, mais senti comme la suppression radicale d'un membre, et ne présentant plus au cerveau que des images de membres filiformes et cotonneux, des images de membres lointains et pas à leur place. Une espèce de rupture intérieure de la correspondance de tous les nerfs.

Un vertige mouvant, une espèce d'éblouissement oblique qui accompagne tout effort, une coagulation de chaleur qui enserre toute l'étendue du crâne ou s'y découpe par morceaux, des plaques de chaleur qui se déplacent.

Une exacerbation douloureuse du crâne, une coupante pression des nerfs, la nuque acharnée à souffrir, des tempes qui se vitrifient ou se marbrent, une tête piétinée de chevaux.

Il faudrait parler maintenant de la décorporisation de la réalité, de cette espèce de rupture appliquée, on dirait, à se multiplier elle-même entre les choses et le sentiment qu'elles produisent sur notre esprit, la place qu'elles doivent prendre.

Ce classement instantané des choses dans les cellules de l'esprit, non pas tellement dans leur ordre logique, mais dans leur ordre sentimental, affectif

(qui ne se fait plus) :

les choses n'ont plus d'odeur, plus de sexe. Mais leur ordre logique aussi quelquefois est rompu à cause justement de leur manque de relent affectif. Les mots

pourrissent à l'appel inconscient du cerveau, tous les mots pour n'importe quelle opération mentale, et surtout celles qui touchent aux ressorts les plus habituels, les plus actifs de l'esprit.

ANTONIN ARTAUD, *L'Ombilic des limbes*, NRF, 1925.

LETTRE À MONSIEUR LE LÉGISLATEUR DE LA LOI SUR LES STUPÉFIANTS

Monsieur le législateur

Monsieur le législateur de la loi de 1916, agrémentée du décret de juillet 1917 sur les stupéfiants, tu es un con.

Ta loi ne sert qu'à embêter la pharmacie mondiale sans profit pour l'étiage toxicomaniaque de la nation

parce que

1° Le nombre des toxicomanes qui s'approvisionnent chez le pharmacien est infime ;

2° Les vrais toxicomanes ne s'approvisionnent pas chez le pharmacien ;

3° Les toxicomanes qui s'approvisionnent chez le pharmacien sont *tous* malades ;

4° Le nombre des toxicomanes malades est infime par rapport à celui des toxicomanes voluptueux ;

5° Les restrictions pharmaceutiques de la drogue ne gêneront jamais les toxicomanes voluptueux et organisés ;

6° Il y aura toujours des fraudeurs ;

7° Il y aura toujours des toxicomanes par vice de forme, par passion ;

8° Les toxicomanes malades ont sur la société un droit imprescriptible, qui est celui qu'on leur foute la paix. C'est avant tout une question de conscience.

La loi sur les stupéfiants met entre les mains de l'inspecteur-usurpateur de la santé publique le droit de disposer de la douleur des hommes ; c'est une prétention singulière de la médecine moderne que de vouloir dicter ses devoirs à la conscience de chacun. Tous les bêlements de la charte officielle sont sans pouvoir d'action contre ce fait de conscience : à savoir ; que, plus encore que de la mort, je suis le maître de ma douleur. Tout homme est juge, et juge exclusif de la quantité de douleur physique ou encore de vacuité mentale qu'il peut honnêtement supporter.

Lucidité ou non-lucidité, il y a une lucidité que nulle maladie ne m'enlèvera jamais, c'est celle qui me dicte le sentiment de ma vie physique. Et si j'ai perdu ma lu-

cidité, la médecine n'a qu'une chose à faire, c'est de me donner les substances qui me permettent de recouvrer l'usage de cette lucidité.

Messieurs les dictateurs de l'école pharmaceutique de France, vous êtes des cuistres rognés : il y a une chose que vous devriez mieux mesurer ; c'est que l'opium est cette imprescriptible et impérieuse substance qui permet de rentrer dans la vie de leur âme à ceux qui ont eu le malheur de l'avoir perdue.

Il y a un mal contre lequel l'opium est souverain et ce mal s'appelle l'Angoisse, dans sa forme mentale, médicale, physiologique, logique ou pharmaceutique, comme vous voudrez.

L'Angoisse qui fait les fous.

L'Angoisse qui fait les suicidés.

L'Angoisse qui fait les damnés.

L'Angoisse que la médecine ne connaît pas.

L'Angoisse que votre docteur n'entend pas.

L'Angoisse qui lèse la vie.

L'Angoisse qui pince la corde ombilicale de la vie.

Par votre loi inique vous mettez entre les mains de gens en qui je n'ai aucune espèce de confiance, cons en médecine, pharmaciens en fumier, juges en malfaçon, docteurs, sages-femmes, inspecteurs-doctoraux, le droit de mon angoisse, d'une angoisse en moi aussi fine que les aiguilles de toutes les boussoles de l'enfer.

Tremblements du corps ou de l'âme, il n'existe pas de sismographe humain qui permette à qui me regarde d'arriver à une évaluation de ma douleur plus précise, que celle, foudroyante, de mon esprit !

Toute la science hasardeuse des hommes n'est pas supérieure à la connaissance immédiate que je puis avoir de mon être. Je suis seul juge de ce qui est en moi. Rentrez dans vos greniers, médicales punaises, et toi aussi, Monsieur le Législateur Moutonnier, ce n'est pas par amour des hommes que tu déliras, c'est par tradition d'imbécillité. Ton ignorance de ce que c'est qu'un homme n'a d'égale que ta sottise à le limiter. Je te souhaite que ta loi retombe sur ton père, ta mère, ta femme, tes enfants, et toute ta postérité. Et maintenant avale ta loi.

ANTONIN ARTAUD, *L'Ombilic des limbes*, NRF, 1925.

SI L'ON POUVAIT SEULEMENT GOÛTER SON NÉANT

Si l'on pouvait seulement goûter son néant, si l'on pouvait se bien reposer dans son néant, et que ce néant ne soit pas une certaine sorte d'être mais ne soit pas la mort tout à fait.

Il est si dur de ne plus exister, de ne plus être dans quelque chose. La vraie douleur est de sentir en soi se déplacer sa pensée. Mais la pensée comme un point n'est certainement pas une souffrance.

J'en suis au point où je ne touche plus à la vie, mais avec en moi tous les appétits et la titillation insistante de l'être. Je n'ai plus qu'une occupation, me refaire.

ANTONIN ARTAUD, *Le Pèse-Nerfs*, Cahiers du Sud, Marseille, 1927.

JE N'AI VISÉ QU'À L'HORLOGERIE DE L'ÂME

Je n'ai visé qu'à l'horlogerie de l'âme, je n'ai transcrit que la douleur d'un ajustement avorté.

Je suis un abîme complet. Ceux qui me croyaient capable d'une douleur entière, d'une belle douleur, d'angoisses remplies et charnues, d'angoisses qui sont un mélange d'objets, une trituration effervescente de forces et non un point suspendu

— avec pourtant des impulsions mouvementées, déracinantes, qui viennent de la confrontation de mes forces avec ces abîmes d'absolu offert,

(de la confrontation de forces au volume puissant)

et il n'y a plus que les abîmes volumineux, l'arrêt, le froid, —

ceux donc qui m'ont attribué plus de vie, qui m'ont pensé à un degré moindre de la chute du soi, qui m'ont cru plongé dans un bruit torturé, dans une noirceur violente avec laquelle je me battais, — sont perdus dans les ténèbres de l'homme.

ANTONIN ARTAUD, *Le Pèse-Nerfs*, Cahiers du Sud, Marseille, 1927.

LA TRISTESSE HIDEUSE DU VIDE

La tristesse hideuse du vide,
du trou où il n'y a rien,
il ne souffle pas le rien,
il n'y a rien,
c'est autour du trou,
au point où les mots se retirent,
un trou sans mots,
syllabe sans sons.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

QUAND LA CONSCIENCE DÉBORDE UN CORPS

Quand la conscience déborde un corps c'est aussi un corps qui se dégage
d'elle,
non,
c'est un corps qui déborde
le corps d'où elle sort,
et elle est tout ce nouveau corps.

Pensez longuement et intensément à quelqu'un, vous :

1. le vampire aux bras en croix dans ma couille gauche,
2. la femme à la nuque appuyée,
3. le Satan gris,
4. le père noir,
morpion appliqué noir,
5. et hier soir enfin à la *Nouvelle Athènes*
la grande révélation de tout le système de la formation de dieu dans ma couille
d'eau de glaire gauche,
après la révélation du gouffre antechrist.

La vie que nous menons est la façade
de tout ce que l'épouvantable salacité criminelle de quelques-uns nous a laissé : –

Une grotesque mascarade d'actes et de sentiments.

Nos idées ne sont que le restant d'un souffle,
souffle de nos poumons

asphyxiés et ligotés

ce qui veut dire par exemple que si la tension artérielle de l'homme est 12 elle pourrait être 12 fois 12 si elle n'était retenue et *pilonnée* quelque part pour ne pas dépasser ce sordide niveau. –

Et de grâce qu'un médecin ne vienne pas me dire que cela s'appelle de l'hypertension et qu'il n'est pas bon d'être en état d'hypertension.

Moi je réponds que nous sommes tous en état épouvantable d'hypotension, nous n'avons pas un atome à perdre sans risquer d'en revenir immédiatement au squelette, alors que la vie est une incroyable prolifération, l'atome éclos en pond un autre, lequel en fait immédiatement éclater un autre.

Le corps humain est un champ de guerre où il serait bon que nous revenions.

ANTONIN ARTAUD, *Autour de la séance au vieux-colombier*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

LÀ OÙ D'AUTRES PROPOSENT DES ŒUVRES

Là où d'autres proposent des œuvres je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit.

La vie est de brûler des questions.

Je ne conçois pas d'œuvre comme détachée de la vie.

Je n'aime pas la création détachée. Je ne conçois pas non plus l'esprit comme détaché de lui-même. Chacune de mes œuvres, chacun des plans de moi-même, chacune des floraisons glacières de mon âme intérieure bave sur moi.

Je souffre que l'Esprit ne soit pas dans la vie et que la vie ne soit pas l'Esprit, je souffre de l'Esprit-organe, de l'Esprit-traduction, ou de l'Esprit-intimidation-des-choses pour les faire entrer dans l'Esprit.

Qu'on excuse ma liberté absolue. Je me refuse à faire de différence entre aucune des minutes de moi-même. Je ne reconnais pas dans l'esprit de plan.

Il faut en finir avec l'Esprit comme avec la littérature. Je dis que l'Esprit et la vie communiquent à tous les degrés. Je voudrais faire un Livre qui dérange les hommes, qui soit comme une porte ouverte et qui les mène où ils n'auraient jamais consenti à aller, une porte simplement abouchée avec la réalité.

Ceci n'est qu'un glaçon mal avalé.

ANTONIN ARTAUD, *L'Ombilic des limbes*, NRF, 1925.

INTERJECTIONS

**maloussi toumi
tapapouts hermafrot
emajouts pamafrot
toupi pissarot
rapajouts erkampfti**

Ce n'est pas le concassement du langage mais la pulvérisation hasardeuse du corps par des ignares qui

**lokalu durgarane
lokarane alenin tapenim
anempfti
dur geluze
re geluze
re geluze
tagure
tigolure tsipi**

Nulle autre partouze d'esprit n'explique la constitution des choses, il n'y a pas de choses, elles n'ont pas de constitution. C'est la pétée des gaz érotiques de l'endroit où ça tombe mort. Du corps par le corps avec le corps depuis le corps et jusqu'au corps. La vie, l'âme ne naissent qu'après. Elles ne naîtront plus. Entre le corps et le corps il n'y a rien. Le corps se fait en arrière de lui-même et non en avant, par coupures de rajouts —... goût,

beaucoup *moins* que l'inerte rien,
qui le dépasse de cent trains.

Et la sainte bête intelligente de dieu a dit :
Et moi je suis une bonne bête en face de tout ce corps
d'Antonin Artaud,
et non de l'homme :
Antonin Artaud

qui n'en occupe qu'une petite partie, et qui s'en ira,
et je trouverai bien à l'heure de sa mort sans phrases, sous la douleur que je lui
ai pré – jugée,
le moyen de resurgir à la place de son cœur, et d'en éliminer l'homme, en hu-
mant,
comme lavé dans sa Bible tonne
après avoir bité, glotté,

luthé, limé et crapulé.

Or c'est bien moi qui l'ai évoqué une fois de plus comme un problème —
— de l'autre que je ne fus jamais.

— J'en tiens plus que cela,
de toi,
dit l'être de l'esprit mauvais,
en face de chacune de mes tentatives.
Et dans chacune je me sens paralysé en effet
et le parasite dieu est sur moi et me suit,
et me suit, partout où suppura ma vie.

Or le bâton de poireau sans profondeur intellectuelle ou psychique ne suffit
pas,
il est poireau vrai et non psychique
et s'il est cela c'est qu'il est fait de ma main à moi,

un corps,

pas d'esprit,
pas d'âme,
pas de cœur,
pas de famille,
pas de familles d'êtres,
pas de légions,
pas de confréries,
pas de participation,
pas de communion des saints,
pas d'anges,
pas d'êtres,
pas de dialectique,
pas de logique,
pas de syllogistique,
pas d'ontologie,
pas de règle,
pas de règlement,
pas de loi,
pas d'univers,
pas de conception,
pas de notion,
pas de concepts,
pas d'affects,
pas de langue,

pas de lurette,
pas de glotte,
pas de glandes,
pas de corps thyroïde,
pas d'organes,
pas de nerfs,
pas de veines,
pas d'os,
pas de limon,
pas de cerveau,
pas de moelle,

pas de sexualité,
pas de christ,
pas de croix,
pas de tombeau,
pas de résurrection,
pas de mort,

pas d'inconscient,
pas de subconscient,
pas de sommeil,
pas de rêves,
pas de races,
pas de genre
mâle ou femelle,
pas de facultés,
pas de principes,
pas d'attributs,
pas d'actes,
pas de faits,

pas d'avenir,
pas d'infini,
pas d'éternité,
pas de problème,
pas de question,
pas de solution,
pas de cosmos,
pas de genèse,

pas de croyance,
pas de foi,
pas d'idée,

pas d'unité.

Pas d'anarchie,
pas de bourgeoisie,
pas de partis,
pas de classes,
pas de révolution,
pas de communisme,

la Révolution,
l'anarchie,
la nuit,
la logomachie,

**lo ketenor du
bezu bubela
orbubela
orbubela
topeltra**

pas d'analyse,
pas de synthèse,
pas de dedans,
pas de réserves,
pas d'exsudat,
pas de sueur,
pas d'inspir,
pas de suspir,
pas de zone,
pas d'irradiation,
pas de physiologie,
pas de classes,
pas de lutte des classes,

la Révolution,

pas d'organisme,
pas de psychologie,

tout venu du commandement organique immédiat de chaque fulgurant instant, depuis l'extérieur le plus banal, le plus plat, le plus niais, le plus simplet,

pas de discernement,

pas de rang,
pas de classe,
pas de société,
pas de qualité,
pas de vertu,
pas de vice,
pas d'honneur,
pas de péché.

Pas de valeur,
pas d'amour,
pas de haine,
pas de sentiments,

DU CORPS,

pas de peur,
pas d'impressions,

DU CORPS,

et des coups,
des coups,
des coups, des coups, des coups,
et ça :

CE SUINTA,

la muraille
de la
cruauté,
et de la douleur.

Je me souviendrai toujours de ma vie sur terre, et qu'il ne faut pas s'en tenir au compact et à l'opaque d'une multiplicité hasardeusement rassemblée.

Pas de détachement,
pas d'attachement.

Pas de monde,
pas de création.

Moi, Antonin Artaud,
homme de la terre,

c'est à moi
à décider
maintena
de la jachère
et
du taillas,
de la taillade
de sang *crèma*,
que mon corps
dans l'avenir
il sera.

Et frappant l'être qui est sur moi
choisir, dis-je, maintenant mon corps,
en y dépiautant la masse rouge de mes doigts
coupailés de tous les maca,
les macaques de magie noix
qui me taraudent doigt à doigt,

race de cons que Je révoqua,

du fond pilé de la couronne
qu'ils portaient sur leur barbe aqueuse
parce que l'eau ils aiment ça,
et c'est d'où vint la pluie, du crachat,
du premier crachat de dieu rat.

Ce soir mercredi 20 novembre 1946, dix mille serpents dont j'appelais le venin
ont bondi en l'air à travers toute la terre.
Puis, leurs plaques de corps m'ont guéri.

Il y a les suppliants d'Eschylle sur le lit.

Le vendredi 22 novembre à dix heures avant
minuit

les *imbéciles fieffés*

e daiskinorpa
decondo
daiskinorpa
ramadido

revinrent

quand, physiquement, j'étais à bout,
et dirent :
niaisement dirent-ils,

devant le ténébreux
sur-enfoncé
de l'ombre,
ombre du capital
poteau,

alors que j'avais *annihilé* ombre à ombre
l'idée même de l'absolu,

et *la*,
repoussée,
elle-même,
c'était *elle* que je repoussais :
« Et on te l'enlève,
et tu ne l'as plus,
là, au devant sommet
du frontal,
et on la résorbe,

non sur ton crânien
OS,
mais dans l'espace vide interne,
dans l'espace du vide interne,
et l'absolu
est la valeur,

et si tu ne crois plus à la valeur,

c'est que tu n'y crois plus,
et tu es mort ;

et il n'y eut jamais que la valeur,

et ce fut la valeur principe

et la valeur fut toujours un principe,
et en principe,

et il y aura toujours un "en principe",
même si tu n'y as jamais cru,

et nous autres non plus nous n'y croyons plus,
parce que beaucoup mieux que toi,

et en toi,

nous avons

depuis toujours,

plus que toi,

dépouillé,

dépiauté,

évidé,

épuisé,

délabyrinthé,

ton intelligence ;

et si nous n'accusons plus le "en principe",

si,

nous poussant à bout, tu nous forces,

nous aussi, à découvrir le fait,

alors nous isolons et laissons tomber la sporade,

alors nous découvrons nous aussi la *sporade*,

le spore,

ce grain ineffable de non-moi

qui est *soi*, le *soi*, comme roi !

entends-tu, Antonin Artaud,

il est *roi*,

il li *soi-même*,

il est *soi-même*,

LI ROI LUI-MÊME,

li est *soi-même*

et non pas toi ;

et nous sommes,

de ce *soi-même*,

beaucoup plus près de lui, que toi,

l'ayant, en toi,

étudié en *lui-même*,

QUAND TU NIAIS TOUT CE QUI N'EST PAS TOI.

Or, c'est ce que tu dis toi-même,
oui, toi,

ARTAUD,
qu'est-ce que tu dis, toi ?
Toi, de tout ça ? »

MOI ?

MOI, je dis que la cogne du foutre est beaucoup plus près de ça,
ÇA,

que tout toi,
oui, être inepte,
oui, ma crapule,

oui, CARABULE,
oui, NICARA.

Celui qui mâche ne sait pas qu'il n'est pas seul à mâcher
et combien de larves

OGÈNES,
je voudrais dirent-ils
héter—ogènes

se collent
comme des aimants à pêcher des aliments
entre ses dents ;

et pourtant c'est un fait que d'autres gens que nous mâchent dans notre
propre bouche,
et y dégustent,
à loisir,
oui, plus à loisir que nous même,
la sainte aise (*synthèse*) de nos aliments.

Celui qui dort ne sait pas qu'il n'est pas seul à dormir et que d'autres osse-
ments que les siens lui décomposent son squelette et se tournent dans son
sommeil ;

crissent, grincent, gisent, nichent, râpent leur mousse dans son sommeil ;

celui qui naît ne se croit pas seul à naître,
car il voit combien d'autres moiteurs,
combien d'autres verdeurs,
combien d'autres sueurs,
combien d'autres stupeurs,
combien d'autres frayeurs,

combien d'autres horreurs,
combien d'autres humeurs,
combien d'autres dou—leurs
que la sienne
essayent de gagner
sur sa propre gangrène,
de se faire,
à cette occasion,
un corps.

Naître, c'est abandonner un mort.

Et on n'y voit plus très clair,
au dehors,
au milieu
de tant de morts qui vous retiennent et vous appellent,
qui était vous,
qui n'était pas vous ;

et c'est là qu'on se heurte à ce ramassis
de malhonnêtes *instulistes* du corps,
CES
CÉRÉBRAUX
INSTULTIONNAIRES,
ADOPRATEURS
de la matière,
de la conscience de mon corps,
qui ne vécurent que d'un *retournement*,
d'un renversement,
d'un déguisement,
d'un dépouillement,
d'un revirement
de moi.

Lettre sans lettre,
mot sans mot,

ceux qui n'ont pas gagné d'être vivants par eux-mêmes, mais du doute seul
qu'ils nous ont su inspirer,
OMIS, tramé,
et *insinué*,
nous décollant de nous pour nous forcer à transmettre, par-dessus tout l'omis
de l'être,
ce qui *oserait* leur réalité.

Graine de vie bonne à empoisonner et qui sut profiter d'une omission foetale, d'une espèce d'oubli induré, pour y glisser son animosité.

**rio me kela
ryor e me kri
de la da
yor me ke la da
or da ka la la**

Devant tout ceci que reste-t-il de l'ancien Artaud ?
Des notes.

Celles du puisatier, qui monte sans soleil,
hors de la voûte ronde ;

barre à barre sur l'escalier du temps,
gangrené par cette pute grêle
qu'on appelle l'éternité.

[...]

C'est qu'au commencement de quoi que ce soit il n'y a pas d'être,
mais une espèce d'individualité répulsive qui n'est jamais ceci ou cela, et s'est
toujours refusée à entrer dans ceci ou dans cela.

Et l'être qui peut vouloir être un être
ne fut jamais que son ennemi néant,
mis par lui toujours en état de perpétuel anéantissement.

Or le noir individu répulsif ne laisse jamais échapper un être,
puisqu'il n'est pas et ne se réclame pas d'être,
et d'où et de quoi l'être lui échapperait-il.
Mais peut-être dans son (érosive fièvre),
dans ce vide du

nya, nya,
dans cette éruption intempérée de lui-même,
dans cette suffocation répulsive de moi,
un être s'est-il cru lui-même être là,
quand,
lui-même,
ne le croyait pas.

Et c'est l'inexpiable bataille qui a lieu depuis

entre l'individu forcené et les êtres.

Et qui va bientôt pénétrer dans la suture de son ultime étranglement.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

JE RENIE...

Je renie le baptême.

Je renie le cœur
et la mort aussi.

C'est toujours par pitié
pour les autres
qu'on se laisse aller au cercueil,
qu'on se fait descendre

au trou cave,
creux de camphre
et de sang rougi.

Et maintenant, je renie l'esprit,
la science,
l'intelligence,
la conscience,
la sensibilité,
la vie.

Voilà cinquante ans que je pense autre chose que ce que je fais et que ce que je vis.

Assez.

Assez avec l'homme et la femme,
le mâle et la femelle.
Les choses sont une.

Assez avec la dualité.

Et assez avec l'existence et la vie.

Les choses n'ont pas commencé
par le mâle ou la femelle,
l'homme ou la femme,
elles n'ont pas commencé encore,
elles ne commenceront jamais
puisqu'elles durent
et ainsi à perpétuité.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.

ET MAINTENANT

Et maintenant, je demande aux hommes de me dire combien j'ai fait de morts
chez les hommes depuis un certain jour du mois d'avril 1945,
combien j'ai fait tomber de maisons et de villes,
combien j'ai allumé d'inexplicables incendies,
combien j'ai fait éclater d'épidémies,
combien j'ai provoqué de maladies bizarres,
combien j'ai tailladé et déchiqueté de troncs humains,
combien j'ai couturé et sabré de sexes humains.

Et maintenant, que les initiés allument leurs lanternes,
car bientôt la terre sera hâve et morte et nul ne saura plus dire pourquoi.

ANTONIN ARTAUD, *Interjections*, in *Suppôts et supplications*, in *Œuvres*, Gallimard, 2004.



THALIE
ENVOLÉE

Sous la direction de Laurie Willième et Antoine Motte dit Falisse.

www.thalieenvolee.be
info@thalieenvolee.be

Un projet de la Compagnie Artaban asbl
Rue des Renards 1F
1000 Bruxelles